Ami du Clergé du 2 février 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — IV. Centrer chaque individu au milieu de ses obligations familiales, sociales et paroissiales, 65.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — II. Nécessité et difficulté de la religion, 69.
Instructions du dimanche. — XVII. *Quinquagésime :* Contre le carnaval, 71. — XVIII. *1er Dim. de Carême :* Le jeûne et l'abstinence du Carême, 73.
Pour les Quarante-Heures. — I. L'actualité et les principes de la réparation, 74. — II. La réparation collective, 76. — III. Les plaintes du Cœur de Jésus, 77.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LX. Les Epîtres aux Philippiens et aux Colossiens, 78.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Le Chapelet au théâtre, 80.

CONFERENCES DE CAREME

IV

CENTRER CHAQUE INDIVIDU AU MILIEU DE SES OBLIGATIONS FAMILIALES, SOCIALES ET PAROISSIALES

Mes bien chers frères,

En cherchant consciencieusement tout le parti que nous pouvions tirer des difficultés actuelles et l'élévation de nos vies qui pouvait et devait en résulter, nous avons d'abord regardé au fond de l'âme de tout chrétien, dans sa vie surnaturelle, dans ses rapports intimes avec Dieu, et nous avons conclu que chacun d'entre nous avait l'obligation de raviver sa foi, de fortifier son espérance et d'activer sa charité.

Ceux qui ont assisté à ces conférences, dont l'énoncé pouvait sembler plus théorique que pratique, ont pu dégager facilement l'intérêt majeur qu'elles comportaient pour l'agencement et une meilleure mise en valeur de la vie quotidienne.

Et encore ne s'est-il agi surtout que de chacun de nous pris en son particulier, dans ses rapports avec les trois pièces maîtresses de sa vie surnaturelle.

Mais n'ayons garde d'oublier, m. f., que nous ne vivons pas dans un désert : nous sommes des êtres sociables, et non pas des isolés perdus sur quelque île lointaine. Par ailleurs, nous tenons la vie non pas de notre volonté personnelle, mais d'autres de qui nous l'avons reçue. A leur tour, d'autres êtres humains dépendent de nous dans un ordre de subordination quelconque : nous sommes un rouage d'une immense machine dont toutes les parties sont interdépendantes et concourent au bien de l'ensemble.

Une telle constatation, dans son éloquente simplicité, nous crée des devoirs très stricts. Le premier de ces devoirs ne consiste-t-il pas à nous remettre à notre centre, c'est-à-dire à notre place, pour diriger notre vie en fonction de ceux dont nous dépendons et de ceux aussi qui dépendent de nous ? C'est bien ce que, j'ai voulu exprimer en donnant comme titre quelque peu énigmatique à cette conférence : centrer chaque individu au milieu de ses obligations familiales, sociales et paroissiales.

Membres d'une famille dont nous tenons la vie et tout ce qui fait notre fierté, nous contractons de ce chef des devoirs.

Citoyens d'une collectivité, nous avons des liens avec nos semblables, liens qui nous enserrent dans un réseau d'obligations sociales souvent très graves.

Paroissiens, c'est-à-dire membres d'une famille spirituelle qui nous fournit, selon nos besoins et nos désirs, les aliments de vie pour nos âmes et la direction surnaturelle, sous la houlette du même pasteur, nous sommes dans le cadre de la paroisse unis fraternellement les uns aux autres et chargés d'obligations précises sur ce point.

Prenons aujourd'hui une conscience plus vive de tous ces devoirs qui nous incombent, et demandons à la Sainte Vierge de nous obtenir de Dieu un véritable sens chrétien dans le cadre de la famille, de la cité et de la paroisse.

I. — *Obligations familiales*

Sans nous désintéresser de la question angoissante de la dénatalité, qui place notre patrie dans une situation humiliée par rapport aux Etats surpeuplés qui l'entourent et la menacent, occupons-nous plutôt, dans cette première partie de notre conférence, de délimiter, aussi exactement que possible, nos obligations familiales, telles qu'elles s'imposent à nous.

Pour qu'une famille soit vraiment une réunion où l'on s'aime et où l'on devient meilleur les uns par les autres et les uns pour les autres, on peut réduire à trois les principaux devoirs qui atteignent chacun des membres qui la composent :

1° Il faut savoir se considérer comme un membre d'un corps organisé où la santé résulte de l'harmonie générale ;

2° Chacun doit être capable de se sacrifier pour le bien de l'ensemble ;

3° On doit viser sans cesse et partout au perfectionnement moral des siens.

1. J'ai dit d'abord que chacun doit se considérer *comme un membre,* c'est-à-dire comme une partie d'un tout. Ce n'est point ici, m. f., le lieu de vous présenter l'exaltante doctrine du Corps mystique exposée par S. Paul et que la fraternité de nos mouvements spécialisés d'Action catholique a, fort heureusement, remise en honneur.

Nous sommes ici sur un terrain beaucoup plus modeste, sur le terrain familial ; mais les comparaisons connues de l'Apôtre n'en gardent pas moins toute leur valeur. Quand un membre de la famille est malade, physiquement ou moralement, son état rejaillit par une sorte de communication mystérieuse sur l'ensemble de la communauté. Tout comme la joie d'un de ses membres devient, dans l'ordre ordinaire, la joie de l'ensemble de la famille.

Et de même, nous sommes assurés que nous portons le bénéfice des actes de vertu et d'héroïsme accomplis par nos ancêtres, comme nous souffrons des tares qui ont pu les atteindre.

Cette interdépendance, voulue par Dieu, et qui ne cesse même pas au moment de la mort, entraîne avec elle des *devoirs* qu'il faut préciser.

Une lutte courageuse et constante contre l'*égoïsme* s'impose à tous les membres d'une famille, dans le cadre même de la famille. Au lieu de se juger comme un centre, que chacun se considère plus humblement

et plus justement comme une partie d'un tout; qu'il se souvienne, dans ses rapports de subordination envers ses supérieurs et ses inférieurs, qu'il est comptable de tous ses actes devant le tribunal familial avant même de l'être devant le tribunal de Dieu. L'égoïsme décentre un individu ; la notion de sa subordination le situe à sa vraie place et lui dicte son devoir.

Il lui faut aussi lutter contre l'*orgueil,* et la chose paraît tellement facile ! Comment se laisser bercer par le ronron de la vaine gloire, quand on se souvient, — et chaque minute du jour le rappelle, — qu'on participe aux richesses de la communauté familiale sans y avoir aucun mérite ?

Santé robuste, aisance matérielle, culture intellectuelle ou artistique, héritage gratuit d'une situation toute faite ou des moyens matériels pour se la procurer, tout cela fait partie du patrimoine qu'on reçoit en naissant. Seuls le temps, le labeur acharné, les souffrances et parfois les larmes apprennent à chacun de nous combien il a fallu que nos ancêtres besognent et peinent, ou plus près de nous que nos parents se sacrifient à longueur d'années pour nous obtenir les biens qui sont notre partage. Que ces considérations portent du moins en elles le bénéfice de nous montrer les liens de dépendance qui nous lient aux nôtres, et nous débarrassent de cet insupportable orgueil personnel ou de caste, fait d'ignorance et de fatuité.

2. La conséquence de cette constatation, qui découle logiquement de ce qui précède, est que chacun doit *travailler et se sacrifier pour l'ensemble.*

Si tous les membres des familles qui m'écoutent appliquaient cette conséquence, qui apparaît peut-être à certains comme une vérité de La Palisse, je vous prédis, sans aucun esprit prophétique, que la paix règnerait dans toute cette paroisse.

Je ne vous dis pas qu'on n'y connaîtrait pas les deuils, les misères et les douleurs de toute sorte : il nous est impossible de changer quoi que ce soit à notre sort de fils déchus de notre premier père, n'en déplaise à tous les prometteurs de bonheur sur la terre où l'on pleure.

a) Se sacrifier pour l'ensemble, cela signifie d'abord : adoucir les angles de son caractère, apprendre à parler à bon escient et à se taire plus souvent encore, supporter les autres pour être supporté soi-même, vaincre une mauvaise disposition de caractère par une bonne habitude opposée, savoir faire des concessions pour le bien général.

N'est-ce pas là, m. f., la loi de la vie sage et heureuse ? Il en est qui prétendent avoir toujours raison et ne jamais se tromper ; mais ils ont, pour revendiquer leurs droits d'ailleurs contestables, des attitudes qui sont une insulte et qui, en tout cas, provoquent beaucoup plus la révolte que l'assentiment qu'ils désireraient.

Comme il est plus exact de se dire qu'on peut se tromper, que malgré les apparences on peut commettre une lourde erreur de psychologie, c'est-à-dire d'appréciation, dans l'exercice du droit apparemment le mieux fondé !

Croyez-vous, m. f., que si les perpétuels raisonneurs et les orgueilleux que nous rencontrons parfois dans les meilleures familles mesuraient plus exactement l'erreur de leur attitude, ils continueraient par cette attitude hautaine d'être des obstacles à l'union familiale, au lieu d'être des facteurs d'unité ? Que chacun ait donc la sagesse de se préoccuper d'adoucir les angles de son caractère !

b) Se sacrifier pour l'ensemble, cela veut encore dire : mettre à leur place les questions d'intérêt.

Hélas ! que de témoignages douloureux on pourrait évoquer sur ce chapitre ! Que de familles désunies, brouillées à jamais, que d'amitiés solides brisées en quelques instants, parce qu'une misérable question d'intérêt est intervenue entre des parents ou des amis !

Je n'aurai pas la cruauté de m'aventurer plus avant sur un terrain dangereux, qui est comme un cimetière où gisent des affections mortes et des amitiés détruites, pour des questions d'héritage ou des futilités sans valeur. Pour des raisons de prétendu prestige, on n'a pas voulu céder ; mais en échange de quelques billets de banque dévalués ou de quelques hectares de terrain dont on n'emportera pas la moindre parcelle avec soi, on a brisé l'union des familles et donné aux autres le spectacle d'une jungle qui n'est qu'une fausse civilisation sans charité.

Sur ce chapitre, combien il faut louer ceux qui ont la sagesse de préférer leur paix et la paix des leurs à quelques compensations matérielles, même s'ils se croient frustrés ! Certes, je ne prétendrai pas qu'il faille renoncer à ses droits sans les faire valoir ; mais j'estime, avec la sagesse de tous les temps, sans même faire argument de la charité chrétienne, que la juste hiérarchie des valeurs exige souvent des sacrifices matériels. Là encore c'est la perspective de l'ensemble qui commande au détail.

c) Se sacrifier pour l'ensemble, cela signifie enfin : sacrifier parfois son avenir en face d'exigences impérieuses.

Je ne parle pas, vous le sentez bien, des sacrifices immédiats qu'un père et une mère consentent journellement au bien de leurs enfants. Je veux dire, par exemple, que lorsqu'un père doit sacrifier son avancement pour sauvegarder l'éducation religieuse de ses enfants, il doit aller où commande son devoir de père chrétien.

Je veux dire aussi que, lorsqu'un enfant se trouve, par le fait des circonstances, qu'il faut bien appeler providentielles, appelé à jouer auprès de ses frères et sœurs ou même auprès de ses parents âgés le rôle de protecteur et de chef de famille, il doit se hausser jusqu'au faîte de ses responsabilités, si lourdes soient-elles, et choisir son devoir présent sans songer aux perspectives d'un avenir qui ne lui appartient pas. Il faudra parfois briser un mariage pour accomplir son devoir de fils ou de fille ; il faudra faire taire en soi l'appel de Dieu à une vocation sacerdotale ou religieuse, parce qu'un devoir plus immédiat s'impose. Nous en avons connu de ces grands séminaristes qui ont quitté le Grand Séminaire pendant 4 ou 5 ans pour aller aider leurs parents aux prises avec des difficultés matérielles. Tout prêtre, dans l'exercice de son ministère, n'a-t-il pas rencontré de ces jeunes filles admirables, aînées de familles nombreuses, qui ont suppléé la maman morte prématurément, abandonnant elles-mêmes la douce perspective de fonder un foyer à elles ? Il en est même qui ont attendu la mort de leur mère pour répondre à l'appel de Dieu, qu'elles portaient en elles comme un trésor demeuré secret et que pendant plus de vingt ans leurs parents les plus intimes ont ignoré.

Se sacrifier pour l'ensemble, voilà ce que cela veut dire.

3. Il faut enfin, dans le cadre familial, viser avant tout et partout au *perfectionnement moral* des siens.

On veillera, certes, dans la limite de ses moyens et de ses responsabilités, à assurer le bien-être phy-

sique et le développement intellectuel de tous ceux qui constituent la famille. Comme il est édifiant le spectacle du père qui, au soir de sa journée de travail, se remet à la tâche pour aider tel ou tel de ses enfants à faire ses devoirs journaliers et qui s'impose, pour les guider sûrement, une revision de matières scolaires qui ne sont plus de son âge et que les années avaient enfouies sous une couche vénérable de poussière !

Mais le grand souci familial, il est encore plus haut. Il consistera, par la parole, l'exemple et la prière, à s'entraîner mutuellement sur la route du bien. J'ai déjà rappelé ces principes dans l'instruction précédente sur la charité ; n'oublions pas que « les nôtres » doivent bénéficier de la toute première de nos charités, et qu'avant de porter l'Evangile aux autres, il convient de le faire connaître et aimer, dans la mesure de la discrétion, aux membres de sa famille.

Que personne d'entre nous n'entende de la bouche du Juge suprême ces paroles accablantes : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » — Non pas, je veux l'espérer, parce qu'on serait coupable de la mort de son frère, mais parce qu'on n'aurait pas porté en soi la douce hantise du perfectionnement de son âme.

Se considérer comme le membre d'une communauté, se sacrifier à l'ensemble, travailler au perfectionnement moral des siens, voilà quelques-unes des obligations familiales qui nous atteignent tous et que j'ai cru opportun de vous rappeler ici.

II. — *Obligations sociales*

Il n'est personne cependant qui soit confiné dans le cadre familial. Membres d'une société, nous entretenons des rapports avec nos concitoyens, rapports de subordination ou de commandement, et nous ne saurions échapper aux obligations sociales qui découlent de ces relations continuelles.

Vous n'attendez pas, m. f., que je vous fasse un cours d'éducation sociale : tel n'est point mon dessein et tout différent, j'imagine, est votre désir. Qu'il me suffise de vous remémorer trois principes directeurs dont l'application porte en soi, comme pour ceux qui viennent d'être exposés, la paix et la concorde mutuelle.

Les voici : 1° viser à l'union des cœurs ; 2° ne pas oublier le sens de la hiérarchie ; 3° pratiquer toute la justice avant la charité.

1. Dans les rapports que nous avons avec nos semblables, nous devons chercher par-dessus tout l'*union des cœurs*.

a) Nous serons sans cesse à l'affût du *point de contact*, fût-ce avec des étrangers ou des adversaires. Ce point de contact, il existe toujours, et lorsqu'on a l'ambition de faire du bien à ses frères ou simplement d'entretenir des relations cordiales avec eux, on le trouvera toujours.

Parfois on fournira un renseignement d'ordre professionnel ou social, et l'on ne saurait trop louer en passant ces Secrétariats sociaux qui se fondent partout de nos jours et permettent ainsi de connaître une partie de la masse laborieuse qui vivait loin de nous. Pour un service rendu on tend la main, et souvent cette main sera la route qui conduit au cœur : qui dira combien d'indifférents auront découvert le visage souriant de l'Eglise maternelle parce qu'un de ses fils, sans souci de prosélytisme, aura discrètement rendu service ?

Ce point de contact, ce seront parfois des questions littéraires, sportives ou artistiques qui en fourniront l'occasion : se fréquentant on se connaît, en se connaissant on s'aime. Tout est là ! Les dames, plus spécialement, connaissent l'art de se faire d'abord accepter en rendant quelque petit service ; et l'heure vient où le service accepté devient un service apprécié et désiré. Et c'est par ce sentier étroit que le bien passe.

b) Même s'il paraît peu possible de trouver ce bienheureux point de contact, on veillera à *fuir tout ce qui divise*. Dans les milieux les plus unis, il est si facile de noter des divergences d'idées sur le plan politique, par exemple ! C'est un terrain dangereux, semé de fondrières, où s'engloutissent parfois les amitiés les plus hautes.

Quand on sait parfaitement qu'une entente sur tel point controversé est impossible, on évitera à tout prix, fût-ce en détournant habilement une conversation qui menacerait de dévier, toute allusion délicate : de l'étincelle jaillirait infailliblement l'incendie, et il est impossible de prévoir les ravages d'un incendie, même minime à ses débuts.

Je n'entends point, m. f., qu'on transige à tout prix sur les questions de principe qui ne doivent jamais être remises en discussion, comme celles qui ont trait aux choses de la foi ou de la morale ; il est nécessaire qu'on connaisse sur ces points bien précis notre intransigeance douce et ferme.

Mais, dans les questions libres, — et elles forment la majorité de nos conversations, — on s'efforcera de montrer le bon côté des hommes et des choses : il est si rare qu'on ne puisse raisonnablement faire entendre la voix de l'optimisme ! Surtout on se montrera défiant en présence de toute affirmation partisane : une question adroitement posée suffira, dans la plupart des cas, à semer le doute au lieu d'envenimer la passion.

c) Quel beau rôle à jouer pour vous, m. f., dans ces conversations courantes où vous pouvez vous présenter sans aucune prétention comme des *redresseurs du moral !* Alors que tant de nos contemporains, à la suite de journaux qui ont la sotte ambition de se montrer clairvoyants et qui ne sont trop souvent que des éteigneurs d'enthousiasme, insistent sur les ombres du tableau en négligeant de mettre en lumière les consolantes éclaircies, vous, agissez autrement : la vérité n'aura pas à en souffrir, et vous serez de bons ouvriers d'union parmi vos concitoyens et amis.

Mettez tout en œuvre pour obtenir l'union des cœurs.

2. Vous n'oublierez pas pour autant, sous prétexte de popularité et d'union mal comprise, les nuances qui s'imposent, en particulier le *sens de la hiérarchie*.

Vous ne professez pas, j'imagine, une admiration sans bornes pour le dogme de l'égalité : l'égalité n'est-elle pas, dans certains cas, la plus indéniable des injustices, quand elle n'est pas la plus monstrueuse des sottises ? Doit-on admettre sans protester, par exemple, que sous prétexte d'égalité un père de famille nombreuse, qui doit assurer le présent et préparer l'avenir de ses enfants, n'ait pas plus de droits pour faire entendre sa voix auprès des pouvoirs publics qu'un individu sans logis, sans famille et sans situation ? D'autant plus que l'Etat sait fort bien proportionner les devoirs de chacun, c'est-à-dire ses impôts, à ses revenus personnels.

De même qu'il y a une hiérarchie dans l'intelligence et dans le talent (aucun texte de loi ne pourra

jamais modifier cette inégalité foncière), de même les situations se présentent-elles avec des différences de niveau : certains sont plutôt faits pour obéir, alors que d'autres ont des tempéraments de chefs. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, les chefs suprêmes ne sont eux-mêmes que des subordonnés par rapport à d'autres chefs visibles ou invisibles. La loi de la hiérarchie est universelle.

Sachons donc la reconnaître et nous y soumettre. Mais voir dans son supérieur, dans son chef, dans son patron, un ennemi ou tout au moins un adversaire, c'est une conception anti-humaine et antichrétienne, qui accentue les oppositions et les séparations, répand la méfiance et la haine dans les cœurs et entretient une guerre de classes sociales d'où nous savons bien d'où elle vient et où elle tend.

Restons chacun à notre place. Si nous occupons une situation élevée, soyons bons et condescendants dans toute la mesure du possible ; supprimons toute la distance qui peut être supprimée, et donnons à nos subordonnés l'impression que nous les considérons comme de vrais collaborateurs. Si nous nous trouvons dans cette situation d'inférieurs, ayons l'ambition de mériter par notre conscience la confiance de nos chefs et de devenir leurs collaborateurs effectifs et cordiaux. Avec cette hiérarchie paternelle et cette sujétion acceptée, on travaille plus pour la paix de la France qu'avec tous les arsenaux et tous les parlements.

3. J'ajoute, pour terminer ces considérations sociales, qu'on doit veiller à pratiquer *toute la justice avant la charité*.

C'est pour avoir négligé ce principe essentiel de justice sociale, rappelé à maintes reprises par les Papes dans leurs encycliques, que des patrons ont créé, à côté de leurs entreprises, des fondations charitables, sans cependant satisfaire un personnel à qui ils distribuaient des salaires insuffisants.

Combien il est plus juste de donner à chacun son dû, de le lui donner à temps, sans attendre des revendications violentes : un geste spontané est tellement plus éloquent qu'une concession arrachée !

Les obligations sur ce chapitre vont d'ailleurs plus loin qu'il n'y paraît tout d'abord, et nul ne saurait y échapper. Il y a des personnes aisées qui sont responsables de la faillite de leurs entrepreneurs, parce qu'elles ont jugé plus expédient de faire des dons à des œuvres philanthropiques, ou même de s'accorder de luxueuses vacances, que de solder leurs mémoires. D'autres remettent sans raison le paiement de travaux effectués, sans se soucier de la gêne que ces délais déraisonnables peuvent causer à ceux qui ont déjà dû payer leur personnel et leur marchandise.

Si chacun veillait à observer ces règles d'une conscience délicate, ne pensez-vous pas que bien des conflits seraient évités et que la paix sociale se présenterait à nous sous un jour favorable ?

Nous travaillerons à l'avènement de cette paix sociale, si notre action tend à réaliser l'union des cœurs, si nous gardons le juste sens de la hiérarchie, si nous pratiquons toute la justice avant de nous offrir le luxe de la charité.

III. — *Obligations paroissiales*

Mais si les foyers sont réunis dans des circonscriptions territoriales déterminées, les âmes aussi sont groupées et réunies dans ce qu'on appelle *la paroisse*.

L'église, qui est le cœur de la paroisse, est le seul lieu d'union parfaite. Cette union dans le cadre de la paroisse, exige des sacrifices pour être effective et le demeurer. Enfin les sacrifices consentis créent une âme vivante de la paroisse.

1. En premier lieu, l'église paroissiale est un terrain d'union, à vrai dire *le seul lieu d'union*. J'entends bien que la concorde et l'union peuvent régner ailleurs : nous connaissons tous des cités, grandes ou petites, dont la mairie est vraiment la « maison commune » où tous les membres participent avec dévouement à la gestion des intérêts municipaux.

Il n'est point inouï cependant que, dans les assemblées les plus dignes d'être citées en modèle, la discorde ne s'introduise sous des prétextes futiles. A l'église, rien de pareil : à son seuil toute dispute cesse et toute querelle est bannie. Les questions de personnes, les affaires politiques n'y ont point accès. On n'y vient pas pour traiter des affaires temporelles ou gérer la chose publique ; mais on y porte le souci de son âme et les intérêts multiples des êtres chers dont on a la charge : un tel fardeau est suffisant pour des épaules humaines.

Chacun vient ici chercher la force, la lumière et la paix : la force d'une âme qui sait où elle va et la « tranquille paix », comme parle Racine, qui se fie à la lumière et à la force de Dieu.

Où donc ailleurs qu'à l'église, auprès du prêtre, qui est le guide, le confident et le distributeur des grâces divines, et de ses frères qu'on apprend à aimer d'un amour large et profond, trouverait-on un plus beau terrain d'union ?

2. Le lien paroissial est réel et solide ; mais il exige, m. f., pour produire tous ses effets, des *sacrifices*. Quand on dit de quelqu'un : « Il a l'esprit paroissial, » entendez qu'il considère la paroisse comme « sa » paroisse et qu'il accepte délibérément les obligations qui lui sont ainsi créées.

Pour lui, les obligations paroissiales passeront bien avant les obligations mondaines et personnelles.

Il évitera soigneusement d'être absent de sa paroisse un jour de grande fête, et ne croirait pas avoir accompli tout son devoir en assistant à une messe basse. Il reviendra à la grand'messe ; il y prêtera même son concours musical, si son talent le lui permet et si son curé le juge utile.

Quand on lui demandera sa présence et son concours dans les œuvres paroissiales, il écartera soigneusement les prétextes que son amour du bien-être ou son égoïsme lui fourniraient gratuitement, et saura se gêner pour assister à une réunion du soir, alors qu'il est las de son labeur journalier et qu'il soupire après un repos légitime.

Lorsque son curé sollicitera son activité pour la préparation d'une kermesse, d'une séance ou d'une manifestation quelconque, son sens du bien commun le poussera à accepter, même s'il prévoit pour lui des difficultés et des fatigues supplémentaires.

L'intérêt paroissial commande par la bouche du pasteur ; on obéit. On obéira même, dans la limite de ses moyens, lorsque le curé tendra la main pour soutenir les œuvres de la paroisse. Avant de faire des générosités lointaines, on songera d'abord aux besoins paroissiaux, aux charges des œuvres, des écoles, des séminaristes à entretenir, etc. Dans le budget de ses générosités annuelles, on prendra soin de faire la part aussi large que possible aux nécessités paroissiales, au nom de cet esprit paroissial dont nous parlons.

3. La conséquence la plus tangible de cette union sur le terrain paroissial et des sacrifices qu'elle comporte, c'est la création d'une *âme vivante* et bien personnelle.

On s'attache à ce qui coûte et peut-être parce que cela coûte. On donne davantage quand on a déjà donné, parce que peut-être on a mieux jugé la profondeur et l'étendue des besoins. Enfin on est payé dans la mesure même où l'on a donné.

Quel spectacle réconfortant que celui d'une paroisse vivante, au jour d'une grande fête ! Tous les paroissiens sont là, parce qu'ils n'ont pas voulu se priver du bienfait d'une grande fête dans leur paroisse. Le matin à la table de famille, dans l'union divine et fraternelle avec le corps du Christ ; à la grand'messe dans la solennité extérieure de la fête, dans la joie des pompes musicales et liturgiques, au pied de la chaire où le curé a tant de joie à monter pour exhorter son troupeau et proclamer son bonheur ; le soir dans l'action de grâces des vêpres et du Salut du Saint-Sacrement, pour terminer en famille sous le regard de Dieu une journée commencée avec lui et vécue pour lui.

Qui donc peut donner un tel spectacle, sinon tous les paroissiens de toutes nos paroisses de France, vous tous par conséquent qui m'écoutez ? Croyez bien que si l'esprit paroissial reprenait ses droits chez nous, si nous profitions de la crise actuelle pour nous serrer plus étroitement autour des pasteurs de nos âmes, pour leur demander les leçons d'une vie meilleure et plus apostolique, les bienfaits de cette vie paroissiale plus intense rejailliraient sans conteste sur toute notre vie sociale et familiale.

* *

M. f., dans notre famille, dans notre entourage, dans notre paroisse, nous avons tous un rôle à jouer et des devoirs à accomplir. En les connaissant mieux à l'aide de la prière et de la réflexion, en les pratiquant plus consciencieusement au prix d'efforts et de sacrifices joyeusement consentis, on travaille effectivement, beaucoup plus effectivement que par des parlotes et des protestations platoniques, à une œuvre féconde et durable de redressement. Cette œuvre, c'est notre œuvre commune, et l'Eglise nous invite à y collaborer.

La maison, la cité, la paroisse se construisent ou se reconstruisent, quand c'est nécessaire, non pas sur des sables mouvants, mais sur le roc séculaire de l'Eglise.

Lorsque le Christ, notre Maître, en est le chef, l'ouragan peut souffler et ébranler jusqu'aux assises de la maison. Elle est construite pour braver les orages et leur résister victorieusement. Le Maître est là, il règne partout et la confiance est dans les cœurs. Puisse-t-il, m. f., régner souverainement dans vos familles, dans votre cité, dans votre paroisse : il vous apportera seul le bienfait incomparable de la paix ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

II

NÉCESSITÉ ET DIFFICULTÉ DE LA RELIGION

Mes frères,

Parmi les sciences qui s'occupent des institutions humaines, c'est-à-dire des formes que les hommes et les peuples se sont forgées dans les divers domaines de leur activité politique, administrative, militaire, morale ou intellectuelle, l'une des plus récentes se nomme la Science des Religions.

Cette science était inconnue avant le XIXe siècle. Cela ne veut pas dire que l'on ne s'occupait pas de religion, mais on n'avait pas eu l'idée de faire des diverses sortes de religions qui se sont rencontrées et se rencontrent encore aujourd'hui sur toute la surface du globe, un corps de science distinct des autres, une sorte de musée comparé de toutes les religions terrestres. Actuellement, dans toutes les grandes universités, il existe une chaire de Science des religions, qu'il ne faut pas confondre avec l'Histoire des religions, mais qui s'y ajoute et s'y superpose.

C'est principalement grâce aux observations de nos missionnaires, répandus dans toutes les parties du monde afin d'y porter les lumières de l'Evangile, que cette science nouvelle a pu se fonder et s'alimenter. Ce sont les missionnaires qui ont étudié les croyances des peuples sauvages qu'ils voulaient conquérir au vrai Dieu. Ce sont eux, encore aujourd'hui, concurremment avec des représentants du monde scientifique, qui s'intéressent le plus ardemment à toutes les variétés de religion qui se sont multipliées sur notre terre. Et nous possédons désormais assez de documents, d'informations, de connaissances sur ce point pour que notre réflexion puisse s'appliquer utilement au fait religieux, pris dans son ensemble, au sein de l'humanité.

Je vous disais, dans mon précédent entretien, que le fait religieux est premièrement un fait proprement humain, secondement un fait profondément humain. Aujourd'hui, c'est en songeant aux données si vastes de la nouvelle Science des Religions que je voudrais développer d'abord devant vous ces deux pensées d'apparence contradictoire : *la religion est nécessaire à l'homme*, et cependant *elle est impossible à l'homme*.

Mais c'est pour arriver ensuite à des conclusions que je crois très importantes et très intéressantes, en ce qui concerne la religion chrétienne que nous professons tous.

I

La religion est nécessaire à l'homme et cependant elle est impossible à l'homme. C'est bien, semble-t-il, la double conclusion qui s'impose à qui parcourt en pensée la liste interminable des religions humaines.

D'une part en effet, la religion est absolument universelle. On n'a pas encore trouvé de tribu si sauvage, de peuple si grossier, de nation si stupide qu'elle ne professe aucune religion. Les exceptions, en petit nombre, que l'on avait cru pouvoir signaler à cette affirmation ont disparu l'une après l'autre, devant un examen plus attentif et des informations plus complètes et plus précises. C'est ce qui a fait dire à un éminent professeur de la Science des Religions, M. Hocking, de l'Université Harvard, en Amérique, que le fait religieux se manifeste dans toute l'étendue de l'histoire humaine, avec une telle ampleur, une telle constance, une telle force, que l'on ne peut croire qu'il n'ait pas répondu et ne réponde pas encore aujourd'hui à un besoin premier de l'espèce. Et le même savant écrivait en propres termes : « A jeter un regard d'ensemble sur les jugements portés de notre temps sur la religion, on découvre une contradiction qui lui est particulière : d'une part, il ne peut se passer de religion, d'autre part il ne sait comment la maintenir en vie. Rejeter la religion en bloc est une attitude dont nous sommes moins capables que nos prédécesseurs immédiats. »

Si je cite ces paroles, c'est que je discerne en elles on ne sait quel embarras, on ne sait quelle hésitation, qui résulte directement du spectacle des religions ici-bas. Tout le monde a ou doit avoir une religion, tous les peuples en ont une et parfois plusieurs. Donc la religion est nécessaire à l'homme.

Mais les religions sont toutes différentes, elles ont été constamment en lutte les unes contre les autres, elles ont sur la plupart des objets de croyance des oppositions, tout au moins des divergences qui ne permettent pas de les mettre sur le même pied et qui obligent à faire un choix entre elles. Bien souvent même, l'observateur superficiel serait tenté de les rejeter toutes, en leur disant : « Commencez par vous mettre d'accord, si vous voulez avoir mon adhésion ! » C'est en effet de leurs querelles, de leurs contradictions flagrantes, de leur diversité infinie, que l'incroyant tire prétexte pour s'affranchir de toute foi ou pour s'en forger une à sa convenance. Mais que fait-il par là, sinon ajouter à la confusion religieuse de l'univers? Autrefois, chaque peuple avait sa croyance. De nos jours, il semble parfois que chaque homme veuille avoir la sienne. En tout cas, il est bien peu d'hommes qui, d'un bout à l'autre de leur vie, se montrent capables de soutenir l'attitude de l'incroyance totale ; il leur est impossible de ne pas se faire un Dieu de leur façon. S'il est vrai que la religion est un fait profondément humain, en ce sens qu'il prend sa source dans le besoin de comprendre et dans le besoin de parvenir au bonheur, on ne peut renoncer à croire à quelque chose ou à quelqu'un qu'en renonçant à comprendre et en renonçant au bonheur. L'abandon de toute religion n'est plus dès lors qu'un acte de désespoir, une sorte de renoncement à l'existence elle-même. Mais dès que l'on croit au bonheur, dès que l'on croit à la vie, il devient inévitable que l'on croie à un Dieu, sous quelque forme qu'on le conçoive.

Mais nous en revenons toujours au même point : la religion est nécessaire à l'homme. Elle est un fait si universel qu'il découle de la nature elle-même. Elle est un fait si énorme, je veux dire qui a tenu et qui tient tant de place dans l'existence de l'humanité, qu'on ne peut pas croire qu'elle ne réponde pas à une nécessité parmi les hommes. Ceux-là même qui rejettent la foi de leurs ancêtres, se hâtent tant de s'en donner une autre, que leur apostasie confirme la vérité de notre observation, à savoir, que la religion est à la fois nécessaire et impossible à l'homme. Il ne peut ni s'en passer ni s'y tenir. Il ne peut ni la rejeter entièrement, ni la conserver entièrement. Toute religion a son déclin ou ses crises ; toute religion a ses schismes et ses hérésies, ses renégats et ses révoltés.

Quel est donc ce mystère ? Ne sommes-nous pas dans une impasse, quand nous aboutissons à une constatation aussi décevante, aussi amère, aussi étrange ?

II

Mais non, m. f., il n'y a rien là qui puisse nous surprendre. J'ose même dire que notre religion chrétienne implique nécessairement cette contradiction, dont tant de nos contemporains se sont, sans motif et faute de réflexion, si profondément scandalisés.

Que vous dit en effet votre foi, à vous, catholiques ? Elle vous enseigne que le Fils même de Dieu est venu sur cette terre pour vous apporter son Evangile. Elle vous déclare que la vraie religion n'a pu être préservée, avant la venue du Christ, sans une providence particulière du Créateur, et que, depuis la mort de Jésus, le divin message délivré par lui aux hommes ne pouvait être sauvé que par le magistère d'une Eglise infaillible et indéfectible. Mais cela revient précisément à dire que la religion est à la fois nécessaire à l'homme et impossible à l'homme.

Oui, la religion est si nécessaire à l'homme que Dieu, l'Auteur des choses, n'a pas voulu nous laisser sans lumières certaines à cet égard, et qu'il a été jusqu'à nous envoyer son propre Fils pour nous instruire des vérités indispensables à notre salut. Jamais l'axiome latin : *Natura non deficit in necessariis,* — ce qui veut dire : la Nature ne trompe jamais en ce qui est nécessaire à l'homme, — n'a reçu une application plus frappante, plus extraordinaire, plus admirable. Non, rien ne prouve mieux la nécessité de la religion pour l'homme que le dogme central de notre religion : l'Incarnation du Fils de Dieu parmi les hommes ! Si la religion ne nous était pas indispensable, peut-on croire que le Verbe se serait, si l'on ose dire, dérangé pour nous ? Ne faut-il pas qu'il s'agisse, en quelque sorte, de l'honneur même de la création et de son Auteur, de l'honneur même de la divinité, pour que la seconde personne de la Trinité sainte ait pris notre nature, se soit montrée au milieu de nous, soit venue nous enseigner la voie du salut, ait donné son sang sur la croix pour nous racheter ?

Et d'autre part, ne voyez-vous pas que cette religion, si nécessaire à l'homme, devait également être impossible à l'homme, puisque le Fils de Dieu a dû venir suppléer à notre insuffisance pour nous l'apprendre ?

Ne voyez-vous pas qu'il faut bien dire que la religion est impossible à l'homme, pour que le divin Evangile lui-même ait eu tant de peine à conquérir une partie notable de l'humanité, et surtout pour que dans les peuples mêmes qu'il a réussi à conquérir, il se soit trouvé, au cours des siècles, tant de dissidences, de discussions théologiques, de schismes et d'hérésies par lesquels le dépôt sacré de la foi s'est trouvé sans cesse menacé, mis en péril, et, pour un grand nombre de chrétiens, hélas ! mutilé et détourné de son sens véritable ?

Nous arrivons donc à cette conclusion extrêmement importante : que le dogme central de notre foi, je veux dire le dogme de l'Incarnation, le dogme du Fils de Dieu fait homme pour notre salut, répond exactement aux données actuelles de la Science si récente des religions.

III

En vérité, il me semble qu'il y a là une preuve nouvelle de la divinité de notre sainte religion. Cette preuve s'ajoute à toutes les autres que vous avez pu entendre développer déjà. Mais elle revêt un caractère original et concluant, si je ne me trompe.

Chaque siècle a ses lumières, ses preuves particulières, qui, sans porter préjudice aux preuves antérieurement admises, y ajoutent un argument nouveau. Dans l'état de désarroi où se trouve notre monde actuel, c'est avec prédilection que nous demandons à l'Evangile des leçons d'ordre social, de fraternité humaine, de paix et d'entente entre les peuples. Et nous disons que c'est une marque de la divinité de la religion du Christ que, vingt siècles avant les conflits qui déchirent l'humanité, vingt siècles avant la décadence qui frappe une civilisation si fière d'elle-même et visiblement si essoufflée, si fragile, si menacée, les remèdes à nos maux ne

puissent se rencontrer que dans un retour à l'Evangile, dont c'est le but même de ces instructions de vous démontrer l'urgente nécessité.

Eh bien ! il en est de même pour les conclusions de la Science des religions. Ces conclusions sont déconcertantes et réconfortantes à la fois. La Science des religions nous montre les hommes plus divisés sur le fait religieux que sur tous les autres, et pourtant plus unanimes sur la nécessité de la religion que sur tout autre point. Or, s'il se trouve que, vingt siècles avant que nos chercheurs et nos érudits aient fait cette constatation de la confusion universelle, c'est-à-dire de la nécessité et de l'impossibilité de la religion pour les humains, le dogme principal de la foi chrétienne renferme précisément cette même constatation, ne devons-nous pas voir en cette circonstance, qui ne saurait être fortuite, la preuve que la religion du Christ tire son origine d'un Dieu qui, bien avant les découvertes de la science contemporaine, connaissait le secret du cœur humain, voyait nos besoins et nos infirmités, notre soif de lumière sur l'au-delà et de vrai bonheur, et notre incapacité d'avoir ni l'un ni l'autre par nous-mêmes?

Et c'est ainsi qu'une science nouvelle, qui semblait devoir démolir toute raison de croire, aboutit au contraire à une nouvelle et puissante raison de croire à la divinité du christianisme. Que votre foi en soit donc encore plus affermie ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XVII

Quinquagésime

CONTRE LE CARNAVAL

Mes frères,

L'Evangéliste, remarque S. Grégoire le Grand, ne nous dit pas qui était cet aveugle dont vous venez d'entendre l'histoire ; mais en tout cas il figure bien la cécité du genre humain, de ce monde aveugle qui, avant la venue du Verbe divin, était enseveli dans la nuit du péché et dans les ténèbres de l'idolâtrie. Plaise à Dieu, m. f., que de nos jours encore et parmi tant de chrétiens, il n'y en ait pas un grand nombre qui soient affligés de cette terrible cécité! Et sans chercher plus loin, peut-on concevoir un plus grand aveuglement que la façon dont on se livre, pendant ces jours de licences carnavalesques, aux folies du paganisme ? C'est pourquoi je me suis décidé, m. f., à vous demander une grâce. Vous êtes assidus à venir entendre la divine parole, vous assistez aux saints offices ; eh bien ! laissez les aveugles agir en aveugles ; mais vous, agissez en personnes sages et entièrement chrétiennes. Abstenez-vous d'encourager par votre présence ces folies et ces scandaleuses excentricités auxquelles se livre un monde insensé. Appliquez-vous durant ces jours, si féconds en naufrages pour les âmes et si injurieux à la majesté divine, appliquez-vous au service de Dieu avec plus d'empressement que jamais ; venez le prier dans son temple où il est exposé à la vénération, à l'adoration des fidèles ; venez sanctifier ces jours si sacrilègement profanés. C'est là la grâce que j'ai voulu vous demander. Bien plus, c'est Jésus lui-même qui vous supplie par ma bouche.

I. — *L'appel du Christ outragé*

O mes enfants, nous dit-il, âmes que j'ai rachetées au prix de mon sang, venez et écoutez ces paroles, c'est mon cœur bien plus que mes lèvres qui vous les adresse : *venite, filii, audite me.* Une grande partie des hommes, vos frères et mes enfants, qui sont devenus, par le caractère du saint baptême, mes cohéritiers au royaume du ciel, que j'ai reçus à ma table où je les ai nourris de ma chair et de mon sang, ces hommes, oubliant les bienfaits dont je les ai comblés, en sont venus, surtout dans ces jours de dissipation, jusqu'à me mépriser : *filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* N'y a-t-il pas, en effet, un véritable mépris de ma personne et de ma loi dans ces libertés indécentes, dans cette immodestie des costumes, dans tous ces scandales qu'autorise d'ordinaire le bal ? Et ne me méprisent-ils pas, moi et mon Evangile, ceux qui se livrent si facilement à tous ces désordres et à tout ce libertinage ?

Oui, ils ont oublié, ces chrétiens qui se disent mes disciples, que je suis la fontaine d'eau vive seule capable d'éteindre les ardeurs du cœur humain ; et ils se sont flattés de trouver de quoi étancher leur soif en recourant aux citernes fangeuses des plaisirs sensuels : aussi m'ont-ils tourné le dos et cruellement abandonné. Et vous, ô mes enfants qui m'écoutez en ce moment, allez-vous aussi m'abandonner? *Numquid et vos vultis abire ?* Ces paroles, je les ai autrefois adressées à mes Apôtres, un jour où un grand nombre de ceux qui avaient l'habitude de m'écouter venaient de se séparer de moi (Jo., VI, 68). Je vous en dis autant à vous aujourd'hui : tous les hommes suivent les maximes du monde ; les salles de bal sont remplies et mes temples sont déserts ; les divertissements les plus scandaleux, les libertés coupables, tout se réunit pour corrompre les bonnes mœurs ; et dans ces danses licencieuses auxquelles préside le démon, et par ces paroles obscènes et équivoques, et par ces regards et ces soupirs passionnés, que de pauvres âmes imprudentes me sont arrachées ! Voulez-vous aussi, ô mes enfants, vous unir à mes ennemis et vous faire les complices ou les spectateurs des triomphes de Satan ? *Numquid et vos vultis abire ?* Une joie passagère et trompeuse aura-t-elle plus d'empire sur votre cœur que la tristesse et la douleur dont je suis abreuvé par toutes ces offenses ?

II. — *Le souci de vos intérêts*

Mais, si les outrages que je reçois des disciples de la volupté et des amateurs de toutes les folies carnavalesques ne vous émeuvent pas, eh bien ! laissez-vous toucher du moins par le soin de vos intérêts les plus chers et le souci de votre santé.

Car enfin, jusqu'ici quel avantage avez-vous retiré de votre entrée dans ces bals, de votre présence à ces festins ? Combien de fois votre folle allégresse ne s'est-elle pas changée en tristesse, votre joie en deuil ? Et telle passion que vous aviez conçue et à laquelle on n'a pas correspondu, que vous a-t-elle procuré autre chose que des chagrins et de la haine? Ou bien si l'on y a répondu, n'est-il pas vrai que vous n'en avez retiré, hélas ! que beaucoup de honte et de cuisants remords ? C'est encore la jalousie qui vous a fait pâlir, l'envie qui vous a fait vous morfondre ; ce sont les rivalités qui ont éloigné le sommeil de vos yeux et chassé la paix bien loin de votre cœur. Ce sont les amusements, les plaisirs, les orgies

qui vous ont rendus pauvres, malades, parfois impotents. Pour vous s'est renouvelée la douloureuse catastrophe de l'enfant prodigue, que l'amour de la liberté a trahi, que la débauche a dépouillé de tout, et réduit à devenir le gardien d'un immonde troupeau pour ne pas mourir de faim.

Mais voici qui importe bien plus encore. Dites-moi, âmes qui m'êtes si chères, voulez-vous faire votre salut ? — Oui, Seigneur, me répondez-vous. — Alors, si vous le voulez sérieusement, fuyez donc les occasions où vous courez le risque de vous perdre : imitez Abraham mon fidèle serviteur. Il se trouvait dans la Chaldée au sein d'un peuple idolâtre ; mais tout en vivant dans un pareil milieu, jamais les superstitions païennes n'affaiblirent un seul instant sa foi envers le vrai Dieu. Pour le soustraire à ce danger un ordre de ma part suffit, et il abandonne aussi promptement que généreusement patrie, famille, richesses. Aussi l'ai-je comblé de toutes les bénédictions de la terre et du ciel et me suis-je fait honneur de porter son nom inscrit sur mon front en me nommant le Dieu d'Abraham, et en l'appelant, lui, le Père de tous les croyants.

Or, que sont, en résumé, toutes les folies qui remplissent ces jours ? Ce sont des fêtes profanes instituées par les païens en l'honneur de leurs faux dieux. Et vous, mes fidèles, nés au sein de mon Eglise, marqués du signe du chrétien, éclairés par la lumière de mon Evangile, auriez-vous bien le courage d'imiter sans honte, de suivre sans remords ces coupables coutumes, ces folies délirantes ? Ah ! bien plutôt, comme Abraham obéissez à ma voix, éloignez-vous de ces dangers, évitez ces pièges, fuyez ces scandales ; et alors descendront sur vous, comme sur mon fidèle patriarche, les meilleures de mes bénédictions.

III. — *L'exemple des Saints*

D'ailleurs, telle a toujours été la conduite de mes Saints.

Voyez Tobie : au temps de la captivité d'Israël, pendant que ses frères prévaricateurs allaient adorer les idoles dressées par l'impie Jéroboam, seul, Tobie encore jeune s'acheminait vers le temple de Jérusalem pour y adorer le Dieu de ses pères : et le Dieu de ses pères fut son protecteur sur la terre d'exil, et sa récompense dans le ciel.

Que vous dirai-je de ces généreux Hébreux qui vivaient au temps d'Antiochus ? Ce conquérant impie et cruel tyran ordonna que dans Jérusalem subjuguée on célébrât solennellement les fêtes des bacchanales. Les habitants furent contraints, sous peine de mort, de se promener couronnés de lierre et de danser en l'honneur de Bacchus (II Mac., VI, 7). Mais il y en eut qui voulurent rester fidèles au Dieu d'Israël : parmi eux, les uns s'enfuirent dans les montagnes, les autres préférèrent se laisser égorger plutôt que de se souiller par ces fêtes profanes, et pleins de foi et de courage, s'excitant les uns les autres, ils allèrent généreusement au devant de la mort, se disant que Dieu, si lâchement abandonné par tant de leurs frères, trouverait au moins quelque consolation dans la fidélité de quelques-uns de ses serviteurs. Eh bien ! les fêtes du carnaval tirent leur origine du paganisme : c'est donc en ces jours que l'on peut distinguer les vrais chrétiens de ceux qui, n'en ayant que le nom, agissent en païens. Ah ! si l'on vous menaçait de la mort comme autrefois ces courageux Israélites, je voudrais d'une certaine manière excuser votre faiblesse ; mais aujourd'hui, pour mériter beaucoup, qu'avez-vous à faire ? Vous n'avez à vaincre que l'attrait du plaisir : vous me refuseriez cette consolation ? L'amour sensuel l'emporterait dans votre cœur sur mon divin amour ? La danse aurait plus d'attraits pour vous que le salut de votre âme ? Prenez garde : ce serait grave, car, une fois l'âme perdue, tout est perdu.

Après vous être fatigués le jour et la nuit au milieu de toutes ces dissipations, que vous en reste-t-il ? Rien. Je me trompe : il vous reste des chagrins, des inquiétudes, des remords. Et quand bien même vous voudriez affecter une certaine joie, moi qui vois votre intérieur, je sais et je vous dis que vous n'êtes pas heureux. Et même quand vous le seriez pour un instant, cette joie finit toujours dans le deuil, et le sourire du monde se termine dans un pleur éternel. C'est l'histoire des Israélites fêtant dans le désert le veau d'or à l'exemple des Egyptiens idolâtres ; leurs danses se terminèrent dans le carnage, et en quelques heures les cadavres de 23.000 d'entre eux couvrirent la campagne et l'inondèrent de leur sang, pendant que leurs âmes s'en allaient grossir en enfer le nombre des damnés.

IV. — *Les plaintes de Jésus*

Si vous n'êtes touchés ni par mon amour pour vos âmes, ni par les biens que vous perdez, ni par les dangers que vous courez, écoutez et voyez jusqu'où peut vous mener votre passion pour ces divertissements.

Ces jours de réjouissance pour le monde sont des jours de tristesse pour moi, et voilà pourquoi dans mon affliction je cherche auprès de vous, mes fidèles, un peu de consolation, comme je fis autrefois auprès de mes disciples dans le jardin de mon agonie. Et si je ne la trouve pas auprès de vous, où puis-je espérer la rencontrer ? Cette heure est la vôtre, ô partisans du monde, de votre part je m'attends à tout, *improperium exspectavit cor meum et miseriam.* Mais quelle amertume pour mon âme si je devais ajouter avec mon prophète : « J'ai cherché parmi ceux qui m'écoutent un cœur qui compatît à mes douleurs et à mes afflictions, un cœur qui m'apportât quelque consolation, et je n'en ai point trouvé ! »

L'Eglise, mon épouse affligée, vous fait lire en ce dimanche le passage de mon Evangile où je prédis à mes apôtres les insultes, les tourments, la mort que je devais souffrir à Jérusalem de la part de mes concitoyens et des soldats païens. Et voici que maintenant ce ne sont plus mes ennemis, mais bien mes enfants qui renouvellent à mon endroit ces mêmes injures. Hérode me revêtit, par dérision, de la robe des insensés ; les soldats me travestirent en roi de théâtre, en plaçant sur mes épaules un lambeau de pourpre en guise de manteau royal, dans mes mains un roseau pour sceptre, et sur ma tête une couronne d'épines, et en simulant des adorations après m'avoir mis un bandeau sur les yeux. Et aujourd'hui au milieu de leurs folles joies, que font-ils autre chose, mes malheureux disciples avec leurs masques, avec leurs habillements scandaleux, avec leurs danses impudiques, avec leurs adorations aux pieds des idoles de chair ? Si encore c'était par mes ennemis que je fusse traité de la sorte, je le supporterais en silence ; mais vous, mes chrétiens, vous mes enfants que j'ai rachetés au prix de tout mon sang, que j'ai nourris à ma table et de ma propre chair, vous les héritiers de mon royaume, ah ! quelle blessure cruelle pour mon pauvre cœur affligé !

* *

Mais je termine. Vous qui réunis ici m'avez écouté jusqu'à ce moment, voudriez-vous quand même suivre la foule de ce monde insensé pour qui j'ai refusé de prier ? voudriez-vous aussi m'abandonner?... S'il en est ainsi, allez donc ! Mais un jour viendra, qui n'est pas éloigné, où vous me chercherez. La scène alors sera bien changée. Nous nous reverrons à l'heure de votre mort, heure qui pourrait bien sonner durant ces jours. Nation sans conseil, dirai-je alors dans ma colère, vous avez provoqué mon courroux par vos vaines folies, eh bien ! moi je vais vous abandonner à ma juste fureur. (Deut., XXXII, 21). Ah ! qu'ils se réunissent donc pour venir vous consoler à votre agonie, et le souvenir de ces réunions joyeuses, et le souvenir de ces danses si réjouissantes ! Faites-vous apporter ce masque sous lequel vous cachiez votre visage au milieu de vos orgies, mettez-le, si l'image de mon crucifix que vous présente le prêtre vous fait honte. Moi aussi, je cacherai ma face auguste et je vous laisserai sans secours en ce dernier moment qui sera comme le seuil de la mort et de l'enfer.

Ames qui m'êtes si chères, ne m'obligez pas à accomplir ces menaces : menaces salutaires, car elles partent d'un cœur qui vous aime, qui vous avertit pour ne pas avoir à vous frapper, qui vous épouvante afin de pouvoir être un jour votre consolation. Venez à moi, ne suivez pas le démon, et je vous regarderai comme mes fidèles disciples, comme mes enfants bien-aimés dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

XVIII

1er Dimanche de Carême

LE JEÛNE ET L'ABSTINENCE DU CARÊME

Mes frères,

L'évangéliste S. Matthieu nous raconte que Jésus-Christ, conduit par son divin Esprit, se retira dans le désert, et que là il se soumit pendant 40 jours et 40 nuits à un jeûne rigoureux. Une aussi longue et aussi dure pénitence vous étonne sans doute, et vous me demandez quelle peut en être la raison ? Eh bien ! écoutez : cette raison remonte à la violation du premier de tous les commandements. « Adam, dit le Seigneur à notre premier père, tu peux, selon ton bon plaisir, goûter aux fruits de tous les arbres et de toutes les plantes du paradis terrestre ; mais en signe de ma souveraineté sur tous les êtres créés, et aussi pour éprouver ton obéissance à mon égard, tu t'abstiendras de manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : c'est le seul auquel je te défends de toucher ; si tu en goûtes, tu mourras. » Adam pécha, il viola la défense divine, et il se perdit lui-même avec le monde tout entier. C'est donc pour satisfaire à la justice de Dieu irrité que Jésus, Rédempteur du monde, commence et achève un jeûne si sévère. C'est aussi pour nous montrer par quel moyen nous devons nous-mêmes satisfaire à cette justice divine. Observons donc, m. f., pendant le temps du Carême qui est déjà commencé, observons les prescriptions de l'Eglise relatives au jeûne et à l'abstinence avec un grand esprit de religion et de pénitence. Je veux vous démontrer et l'excellence et l'importance de cette loi de l'Eglise. Son excellence vous la fera estimer; son importance, je l'espère, vous déterminera à lui obéir et à la mettre en pratique.

I. — *Excellence de la loi du jeûne*

Une loi est d'autant plus excellente que le législateur a plus de puissance et d'autorité, et que les considérants qui la motivent sont plus forts et plus raisonnables. Or, c'est la sainte Eglise, épouse de Jésus-Christ, colonne de vérité, qui prescrit à tous ses enfants l'observation du jeûne quadragésimal. Quiconque, sans un motif raisonnable et approuvé, se dispense de cette loi, celui-là se met en agissant ainsi au rang des publicains et des païens. C'est Jésus-Christ lui-même qui le qualifie de la sorte : *Si ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus ;* c'est-à-dire un de ces hommes méprisables qui ne connaissent d'autre loi que celle de leur bien-être et, selon l'énergique expression de S. Paul, se font un Dieu de leur ventre, *quorum Deus venter est.*

Mais ce n'est pas seulement le nom et l'autorité de l'Eglise que nous pouvons invoquer pour connaître toute l'excellence du jeûne prescrit pour le Carême. Jésus-Christ nous en a donné lui-même l'exemple : car, d'après sa manière admirable de se conduire, il commençait d'abord par pratiquer lui-même ce qu'il enseignait ensuite par ses paroles : *cœpit Jesus facere et docere.*

Au précepte de l'Eglise et à l'exemple du Sauveur viennent s'ajouter les motifs qui ont présidé à son institution, motifs qui nous démontrent bien toute l'importance de la pénitence. Vous savez, m. f., qu'aux jours de Noé Dieu punit le genre humain tout entier, qui se pourrissait dans le vice de l'impureté, par un déluge qui dura 40 jours et 40 nuits. Sa justice une fois apaisée, le Seigneur proteste qu'il n'affligera jamais plus la terre d'un semblable fléau ; mais il déclare cependant, par la bouche de son prophète Nahum (I, 8), qu'il ne cessera pas de châtier par des déluges partiels tantôt telle nation impie, tantôt tel peuple prévaricateur : *in diluvio prætereunte consummationem faciet.* Déluge de la peste, déluge de la guerre, déluge de la famine, déluge des tremblements de terre. Or, pour apaiser la justice de Dieu offensé et pour éloigner ces terribles fléaux, l'Eglise, en mère toujours prévoyante, nous offre en ces jours favorables le moyen de le faire par l'observance du jeûne quadragésimal.

M. f., disons-le à notre confusion, nous vivons dans un siècle qui ressemble étrangement aux jours qui précédèrent le déluge. Alors, la justice divine n'a-t-elle pas bien des raisons de nous frapper ? Qui donc désarmera son bras ? La pénitence, m. f.; la pénitence de quarante jours avec l'observance du jeûne, avec la mortification des sens, avec la contrition du cœur. Nous aurons ainsi l'heureux sort des Ninivites qui, menacés par le prophète Jonas d'une extermination totale après un délai de quarante jours, surent l'éviter en faisant pénitence durant tout ce temps.

II. — *Importance de la loi du jeûne*

S. Jean Chrysostome nous indique en quelques mots et l'esprit de l'Eglise et la fin qu'elle se propose. — « *Jejuna,* dit-il à chacun de nous, *jejuna quia peccasti.* » Nous sommes tous pécheurs. Or, le péché doit être suivi d'une peine soit dans ce monde soit dans l'autre. Ici-bas, la pénitence en nous délivrant de la peine nous aide à acquérir des mérites; dans l'autre vie, ce sera l'expiation rigoureuse de la dette contractée envers la justice divine. Nous se-

rions donc bien aveugles et ennemis de notre propre bonheur si, pouvant par une pénitence aussi facile acquitter nos dettes envers Dieu, nous négligions de le faire, préférant ainsi nous condamner aux plus longs et aux plus douloureux tourments.

Et que sera-ce donc si, par la transgression de la loi du jeûne, nous nous rendons coupables d'un péché grave et digne, par conséquent, d'un supplice éternel ? D'autant plus que de nos jours le jeûne ecclésiastique a été adouci avec une si discrète modération.

« *Jejuna ut non pecces,* » ajoute S. Chrysostome, car outre le péché contre le jeûne, c'est-à-dire outre le péché de gourmandise et d'intempérance, le violateur de cette loi s'expose au péril de commettre de nouvelles et plus grandes fautes. Un corps qu'on nourrit bien, qu'on entretient avec délicatesse, est pour l'âme un ennemi d'autant plus dangereux qu'il est moins redouté. Combien les mets superflus ou apprêtés avec art pour exciter la gourmandise n'enflamment-ils pas nos passions, ces passions qui, selon l'Apôtre, portent la guerre dans nos membres ! Au pied du Sinaï, les Hébreux restèrent fidèles à Dieu jusqu'au 40e jour ; mais le jour où ils s'assirent pour manger et pour boire, échauffés par le vin et les viandes, ils substituèrent le culte du veau d'or au culte du vrai Dieu. Au contraire, fortifiés par l'abstinence des mets défendus, les trois jeunes Hébreux protestèrent énergiquement qu'ils n'adoreraient pas la fameuse statue de Nabuchodonosor, et aimèrent mieux se laisser jeter vivants dans le brasier d'une fournaise ardente, où Dieu les préserva de toute atteinte des flammes.

« *Jejuna ut accipias,* » dit enfin le même saint Docteur. Nous ne sommes que de misérables créatures qui ne tenons rien de nous-mêmes, si ce n'est le néant et le péché, et qui par conséquent avons le plus grand besoin, pour notre corps et pour notre âme, des grâces spirituelles et temporelles. Or, quand nous observons fidèlement le jeûne, nous protestons par là-même de notre obéissance à Dieu et à l'Eglise, et cet hommage rendu au Maître de toutes choses devient un des moyens les plus efficaces pour engager le cœur de Dieu à nous écouter favorablement et à nous accorder tout ce que demandent nos prières.

Et puis, m. f., qu'est-ce donc, après tout, que ce jeûne dont le seul nom effraie tant de chrétiens ? Qu'est-ce donc que ce Carême qui apparaît à quelques-uns comme une montagne inaccessible ? Ce jeûne pourtant est bien adouci : vous l'avez vu en écoutant le mandement de Mgr l'Evêque. Pourquoi donc en concevoir une idée aussi désavantageuse ? Oh ! m. f., ravivons notre foi. Le saint vieillard Eléazar, plutôt que de simuler une transgression de la loi de Dieu en goûtant d'un mets permis, fut généreux jusqu'à la fin et préféra la mort la plus cruelle à l'apparence de la désobéissance. Et nous, afin de n'avoir pas à souffrir la passagère mortification d'un jeûne, nous préférerions exposer notre âme au danger d'une mort éternelle ?

Mais si la foi ne suffit pas pour vous déterminer, écoutez la voix de la raison. Combien de fois jeûnez-vous par ordre du médecin, combien de fois vous soumettez-vous à des diètes longues et rigoureuses, à prendre des potions amères et nauséabondes ! Votre médecin, aux prescriptions duquel vous vous hâtez d'obéir, aura donc plus d'autorité sur vous que Dieu et son Eglise, qui ne vous demandent qu'une abstinence si discrète ? — Mais, me répondez-vous à cela, la santé de notre corps demande que nous nous soumettions à ces ordonnances. — D'accord, m. f., et vous faites bien. Et pour le salut de l'âme vous ne voudrez donc rien souffrir, rien endurer ?

* *

Avez-vous de justes motifs qui ne vous permettent ni de jeûner ni de faire une trop longue abstinence ? Etes-vous malades, pauvres, obligés de gagner votre pain à la sueur de votre front dans les champs, à l'atelier ou à quelque autre travail pénible ? Ne craignez rien, la loi ne vous oblige pas, l'Eglise ne parle pas pour vous. Si vous avez des doutes sur la possibilité pour vous d'observer la loi, exposez simplement et sans exagération à des médecins qui ne soient pas suspects d'une trop grande indulgence votre état, votre situation physique ; et si, après cela, le directeur de votre conscience consulté vous dispense, vivez en paix et compensez le jeûne que vous ne pouvez supporter par le jeûne que recommande S. Augustin : c'est-à-dire, faites jeûner votre langue, vos sens, votre amour-propre, votre volonté, vos passions. Adressez des prières à Dieu, faites l'aumône aux pauvres, fréquentez les sacrements, exercez-vous à la pratique des vertus chrétiennes. Vous vous disposerez ainsi à vous nourrir de la chair immaculée du divin Agneau à la fête de Pâques, fête qui pourrait bien être pour quelques-uns d'entre vous la dernière de leur vie, et qui, célébrée avec les dispositions requises, sera pour tous, je l'espère, une fête de véritable allégresse et l'avant-coureur de la joie éternelle que je prie Dieu de vous accorder. Ainsi soit-il.

POUR LES QUARANTE-HEURES

I

L'ACTUALITÉ ET LES PRINCIPES DE LA RÉPARATION

Mes frères,

Les Quarante-Heures ont été instituées par l'Eglise à l'instigation ou d'évêques ou de pieux fidèles, à une époque où les villes et même les campagnes voyaient se renouveler les saturnales du paganisme. Toutes ces réjouissances éhontées, toutes ces exhibitions burlesques à l'approche de la sainte Quarantaine, n'étaient évidemment point dirigées directement contre la Personne même de Notre-Seigneur ; mais par les déguisements qui en étaient une des formes, par les chants et les gestes sans retenue dont elles s'accompagnaient, elles étaient un outrage indirect au Créateur, une offense à la dignité humaine, une atteinte à la morale, une provocation à l'impiété elle-même ; en un mot, une source et une occasion de désordres. Elles appelaient donc une réparation envers la Majesté divine, dont les lois étaient ainsi foulées aux pieds.

I. — *Actualité*

Jusqu'à la Grande Guerre, ces réminiscences païennes, interrompues par la Révolution, mais rétablies après la tourmente, avaient lieu chaque année. Depuis, elles ont perdu d'abord de leur caractère échevelé ; ensuite, les préoccupations, les soucis, les difficultés de toutes sortes que nous avons traversées en ces dernières années y ont pour ainsi dire mis fin. Ce qu'il en reste pourrait être dit « pour mémoire ». La réparation paraît donc ne plus autant s'imposer à la piété chrétienne.

Mais, m. f., si les déguisements n'ont plus lieu pour ce qui est du corps, ils subsistent, si même ils ne s'aggravent, en ce qui regarde l'âme. Nous assistons à sa défiguration toujours plus accusée en tant qu'image de Dieu et ressemblance du Christ. Sous couleur de civilisation et de progrès, l'homme s'animalise, s'avilit, se dégrade ; il oublie sa valeur morale qu'il tient et de la nature et de la grâce; roi de la création, il se fait le jouet et l'esclave des passions mauvaises. Il y a là un mépris, un détournement, un abus des dons qu'il tient de Dieu; mépris, détournement, abus, qui nécessitent la réparation de la part des bons chrétiens. Les extravagances d'autrefois s'expliquaient par la proximité d'un rigoureux Carême ; pendant quarante jours, on allait se soumettre à la loi d'une pénitence sévère ; mais de nos jours où la période quadragésimale n'est plus qu'un souvenir, qu'un léger vestige du passé, tellement la loi pénitentielle a été adoucie, on n'a pas ce prétexte pour justifier les bals et les divertissements auxquels on se livre ; ils font figure d'anachronisme. Des folies qui précédaient le Carême et du Carême lui-même, on a conservé celles-là et on fait lettre morte du second.

Voyez par là si la réparation envers Dieu ne conserve pas l'actualité qu'elle avait autrefois, et si elle n'est pas plus nécessaire encore.

Etudions maintenant les principes sur lesquels elle s'appuie.

II. — *Principes*

Ce qui nous fait un devoir de la réparation, c'est qu'il y a entre Jésus-Christ et nous unité de corps et association d'office.

1° Je dis en premier lieu *unité de corps*. C'est un article de foi, plus que cela, c'est le fond même et la substance du christianisme, que nous formons avec Jésus-Christ un seul corps ; il n'est total, entier qu'avec nous ; dans les desseins de Dieu, il ne se conçoit pas sans nous. Il n'y a pas là une hyperbole ou une métaphore, mais une réalité, et une réalité attestée en propres termes par Notre-Seigneur lui-même et combien de fois affirmée par l'apôtre S. Paul ! Il en résulte une véritable communauté, une solidarité intime entre la tête de ce corps, le Christ, et nous qui en sommes les membres. Eugénie de Guérin disait qu'elle avait « mal à la tête de son frère Maurice », pour montrer jusqu'à quel point elle communiait à ses souffrances. Le chrétien digne de son nom doit avoir mal au cœur de son Dieu. L'Apôtre ne nous demande-t-il pas de « ressentir en nous ce qui est dans le Christ Jésus » ? (Philip., II, 5). Si un membre n'est pas sensible pour son chef, c'est qu'il en est séparé moralement ou physiquement ; s'il en est séparé, il ne vit plus, il est mort. Les outrages faits à Notre-Seigneur doivent donc nous atteindre nous-mêmes et avoir leur douloureuse répercussion dans notre cœur. S. Paul disait aux premiers chrétiens : « Qui parmi vous est faible sans que je sois faible avec lui ? » (II Cor., XI, 29). Nous devons pouvoir dire aussi : « Comment Jésus serait-il affligé sans que je le sois en lui et avec lui ? »

2° J'ai parlé d'une *association d'office*. La réparation est notre droit en même temps que notre devoir. Jésus-Christ daigne faire comme s'il avait besoin de nous ; il partage sa divine tâche de Médiateur, pour que nous la partagions avec lui. « J'ai attendu quelqu'un qui s'affligeât avec moi, » fait-il dire par le Roi-Prophète, et par Isaïe : « J'ai regardé tout autour de moi si je voyais un auxiliaire. » Ainsi revivant en nous il veut continuer par nous ce qu'il a fait par lui-même, il veut réparer encore, racheter et sauver par nous. Nous tromperions son attente, nous lui causerions une amère déception, s'il ne trouvait pas en ses amis la compassion, la consolation et l'aide qu'il cherche. Faisons-nous donc les continuateurs non moins que les coopérateurs de son œuvre réparatrice.

III. — *Modèles*

Si nous voulons connaître divers modèles de réparation, nous n'avons qu'à ouvrir l'Evangile : il nous en offre d'admirables variétés.

Sur la Voie douloureuse, Simon de Cyrène figure l'exercice de la patience. Dès qu'on partage la croix, si faiblement que ce soit, on allège le fardeau de Jésus ; et plus on en prend, moins il lui en reste. On éprouve quelque gêne, quelque souffrance peut-être, mais on aide Jésus ; on se mortifie, mais on le délasse.

Véronique figure l'œuvre de miséricorde. Toute œuvre de ce genre va des membres au chef, et il est vrai de dire, puisqu'il l'atteste lui-même, qu'on essuie la sueur, les larmes et le sang sur la face du Sauveur.

Les filles de Jérusalem symbolisent l'acte de condoléance, de compassion. Compatissons et consolons notre Sauveur si odieusement méconnu, si haineusement attaqué, et Jésus nous deviendra à nous-mêmes compatissant et consolateur.

Sur le Calvaire, Madeleine nous offre le modèle de la contrition, de la réparation efficace qui guérit les plaies de Jésus, en effaçant les blessures de notre âme.

Jean personnifie le zèle, réparation deux fois opérante, qui désaltère le Cœur épuisé du Sauveur et étanche son sang.

Marie enfin, c'est l'amour jusqu'à l'identification avec l'adorable Victime, jusqu'à l'immolation la plus intense sans la mort, vrai martyre de la nature et vrai triomphe de la charité.

Sur la croix même, nous voyons dominer sur tous les autres le Réparateur éminent, Jésus qui compense et surpasse, par l'immolation de lui-même, et l'injure faite à Dieu et le dommage causé à l'homme.

* *

Je ne vous demande pas, m. f., de choisir parmi cette variété de formes de réparation. Liberté vous est laissée de les adopter toutes simultanément ou l'une après l'autre et de les offrir à notre Père des cieux, en union avec notre divin Médiateur. Si votre piété y trouve davantage son aliment, pourquoi, aux jours de prières plus solennelles de réparation, tels que les Quarante-Heures, l'Adoration perpétuelle, le Premier Vendredi du mois, ne pas les employer tour à tour, selon l'impulsion de la grâce, ou selon votre inclination du moment, ou selon les circonstances ? Avant tout, pénétrez-vous de la nécessité, de l'importance de ce devoir ; pénétrez-vous de l'esprit réparateur. Si Notre-Seigneur a promis de récompenser celui qui aura donné à son semblable ne fût-ce qu'un verre d'eau en son nom, il saura payer plus largement encore l'acte charitable de consolation qui aura réconforté son Cœur. Ainsi soit-il.

II

LA RÉPARATION COLLECTIVE

Mes frères,

Hier, je vous exhortais à la réparation, et après vous avoir dit combien elle était juste et agréable à Dieu, je vous ai dit les principes sur lesquels elle repose et quelle variété de formes elle peut revêtir. Parmi ces formes, il en est une dont je voudrais vous parler : c'est l'affiliation à l'une de ces Confréries ou Associations auxquelles la piété catholique a donné naissance, avec l'approbation de l'Eglise, afin de mieux atteindre cette fin. Je vous présenterai cette affiliation comme une affaire avantageuse et comme une bonne œuvre à l'égard de Dieu.

I. — *Une affaire avantageuse*

C'est une affaire avantageuse : par là on peut s'exonérer devant Dieu des péchés dont nous sommes personnellement coupables et de ceux dont nous serions solidaires.

1° N'y a-t-il pas dans chaque vie des pages maculées, peut-être chargées, très chargées même, que nous regrettons d'avoir écrites et que nous voudrions pouvoir effacer, sinon détruire ? Les effacer, c'est l'œuvre de la réparation, mais œuvre difficile. Il s'agit, en effet, de pénétrer pour ainsi dire jusque dans les profondeurs de la mémoire divine pour y anéantir ce déplorable passé. C'est une œuvre capitale, pour laquelle il est expédient de mettre en commun les prières et les efforts de la collectivité chrétienne.

En effet, l'association centuple la force et l'étendue de la componction : il y a là une loi de la grâce autant que de la nature. Un fil de laiton n'offre pas une grande puissance de résistance ou de traction ; décuplez-le, centuplez-le, faites un câble bien serré de tous ces fils : leur assemblage, leur unification fournira un étonnant dynamisme. Il en va de même de prières associées. Vous vous groupez parfois pour le travail et pour l'aumône afin d'obtenir un meilleur résultat. Eh bien ! servez-vous de ce même faisceau pour rendre mieux féconde en vous la rédemption du monde. Le Saint-Esprit nous a assuré qu' « un triple lien se rompt difficilement. »

Par là aussi, on proportionne au grand mal qu'est le péché une réparation immense, infinie de la part de Jésus-Christ, tandis qu'elle est si faible de la nôtre. Nous avons là une société de secours mutuels, accessible, ouverte à tous, et à laquelle chacun peut recourir, comme chacun peut apporter son appoint. Depuis longtemps les cloîtres se sont faits solidaires des péchés du monde. Sans que moines et moniales soient coupables, ils ont offert pour ceux-là leurs prières et leurs jeûnes. Malheureusement aujourd'hui, parmi les chrétiens, on semble n'avoir plus le même sens de la justice divine ; on se souvient moins des péchés que l'on a commis que des bienfaits que l'on a reçus, on conçoit moins de remords que de regrets, on déplore plus ses déceptions que ses fautes.

2° Soyez, m. f., des réparateurs des péchés dont vous seriez solidaires. Le Roi-prophète demandait, avec raison, pardon des péchés d'autrui. C'est qu'il y a toujours ici-bas des âmes dont nous sommes caution, parce qu'elles gravitent dans la sphère de notre responsabilité. Tels sont les parents vis-à-vis de leurs enfants, les supérieurs par rapport à leurs inférieurs, les maîtres par rapport à leurs serviteurs ou à leurs élèves, les écrivains par rapport à leurs lecteurs, et nous, ministres de Dieu, par rapport au peuple chrétien. Nous avons donc le devoir de réparer pour ces âmes qui, par notre fait, même involontaire, se seraient rendues coupables envers Dieu.

C'est un dogme de foi que les mérites sont réversibles sur autrui dans l'Eglise, comme les biens de famille. Pourquoi les associations réparatrices ? Parce que peut-être vous avez un mari qui ne croit pas, des enfants qui s'égarent, des parents ou des amis qui lassent la justice de Dieu ; parce que l'iniquité s'élève du sein de notre société comme une marée montante par-dessus toutes les digues et que le bras de Dieu s'appesantit.

Pourquoi encore ? Mais pour vous et à cause de vous. Elles vous promettent, ces associations, de donner au Seigneur notre Dieu quelque chose de ce que vous lui devez en compensation de ces âmes perdues ou en danger par l'incurie de votre vigilance, par les séductions de votre jeunesse, par les provocations de votre mise, par les faiblesses de votre cœur, par les écarts de votre vie. Abritez-vous à l'ombre de vos coassociés avec toutes les âmes dont vous devrez compte à la justice céleste ; et puisque Dieu veut bien agréer l'exonération du coupable sur la prière des justes, que ceci soit en quelque sorte une œuvre d'assurance spirituelle dont vous vous constituez les actionnaires.

Et cette œuvre, c'est en second lieu une bonne œuvre à l'égard de Dieu.

II. — *Une bonne œuvre à l'égard de Dieu*

Dieu, m. f., est le plus offensé dans son amour et le plus combattu dans son règne. Nous devons donc lui offrir une double réparation.

1° Réparation pour la peine qu'il ressent. Dieu si tendre, si bon, si indulgent, est si cruellement blessé par les péchés des hommes, que si l'un de vos semblables essuyait chaque jour les haines, les injures, les trahisons qui s'acharnent contre Dieu, il deviendrait un objet de la pitié universelle. La patience de Dieu est devenue le scandale de ceux mêmes qui en abusent impunément ; ils se font de la miséricorde divine une complice de leur révolte. C'est bien à eux que l'on peut appliquer la parole de Notre-Seigneur : « Est-ce donc parce que je suis bon que votre œil est mauvais ? » (Mt., xx, 15).

Le sujet de nos réparations, c'est bien cette foule immense de païens, d'hérétiques, d'infidèles, dont le nombre dépasse celui des membres du corps de l'Eglise. Du chiffre des chrétiens retranchez les incrédules, les indifférents, les pécheurs, et comptez à combien se réduisent les vrais serviteurs de notre Dieu. Vous qu'une légère douleur abat, vous qui vous affectez de la moindre impolitesse, vous qui pour vivre avez besoin de sympathies, dites si vous avez plus raison de vous plaindre des hommes que Dieu, leur Créateur ! Si Dieu souffre cette tristesse sans anéantir son œuvre, c'est en considération de la réparation qui lui est offerte ; sans les vertus réparatrices, le monde ne subsisterait pas.

2° Nous devons en second lieu réparer pour les dommages qu'on lui cause. Ces dommages peuvent se réduire à deux : la privation de sa gloire et l'inutilité de la Rédemption.

a) La gloire de Dieu, ne l'oublions pas, c'est son bien propre, son bien exclusif et incommunicable. Elle est la fin de tout ce qui existe ; tous les êtres ont été créés pour la proclamer ; de tous il entend tirer son honneur, c'est-à-dire la manifestation de ses perfections infinies. Tous doivent la lui procurer à leur manière : les êtres irraisonnables en suivant les

lois qu'il leur a posées ; les êtres doués de raison et de liberté, en se soumettant volontairement à ses préceptes. Toute transgression de sa loi de la part de l'homme est une usurpation, une spoliation, un vol. Mais alors, si nous repassons en esprit toutes les violations de l'ordre divin : indifférence, incrédulité, oubli, mépris des uns, révoltes et hostilités de ceux-là ; et cela de la part non de quelques-uns, mais de dizaines et peut-être de centaines de millions, que reste-t-il à Dieu d'hommages, d'adoration, de soumission, d'amour ? Que devient la gloire qu'il a voulu recevoir du genre humain ? Je veux bien que s'il ne la retire pas de l'obéissance des hommes, elle lui viendra des châtiments exercés sur les coupables. Mais c'est par l'amour et non par la justice qu'il s'est proposé de régner ; et dès lors il est frustré de sa gloire.

b) Sa gloire, Dieu ne la met pas que dans la manifestation de ses perfections dans et par ses créatures ; il la met encore dans leur participation à sa propre félicité dans le ciel. Il se réjouit de les associer à sa vie glorieuse, de se communiquer à elles, de les inonder de ses clartés, de les nourrir de sa substance, de les remplir de sa béatitude. Car, s'il aime à recevoir, il ne se plaît pas moins à donner. C'est à cette fin qu'il a envoyé son Fils sur la terre, que le Verbe a revêtu notre nature, qu'il a prêché l'Evangile, qu'il s'est fait notre modèle, qu'il est mort sur la croix. Or, à en juger par l'état religieux et moral du monde et par ce qui se passe autour de nous à l'heure actuelle, c'est pour une immense multitude d'âmes que la Rédemption serait inutile, et que Jésus pourrait dire : « Où est le bien que l'on tire du sang que j'ai versé ? » (Ps. XXIX, 10). Ce serait le très petit nombre, celui des élus ? C'est vrai, il suffit d'un instant, d'un acte d'amour *in extremis* pour la conversion du pécheur ; mais ce n'est tout de même pas de ce règne au moment suprême que Dieu veut habituellement se contenter : ce ne saurait être qu'une circonstance extraordinaire ; si bien que l'on peut craindre qu'un trop grand nombre de ces âmes qui ont vécu sans Dieu, hors du corps et de l'âme de son Eglise, échappent par leur faute à la miséricorde divine. Et cependant, répétons-le, il est mort pour elles comme pour nous !

* *

Oh ! m. f., pensons-y et souvent, quand nous sommes au pied du Tabernacle et que nous goûtons, nous, les douceurs du service de Dieu ! Pensons que nous avons été, nous, bien favorisés par Dieu ; disons-lui toute notre reconnaissance pour la grâce qu'il nous a faite de le connaître, de le servir, de l'aimer ; demandons-lui pardon pour toutes les blessures faites à son amour, de toute la gloire dont on le prive, pour toutes les âmes qui foulent aux pieds son sang précieux ; prions pour tant d'âmes dérobées à son amour, afin qu'elles viennent ou reviennent à lui en plus grand nombre, et que par leur venue ou leur retour elles réjouissent son Cœur sacré. Ainsi soit-il.

III

LES PLAINTES DU CŒUR DE JÉSUS

Mes frères,

Hier, je vous exhortais à vous affilier à une Confrérie ou à une Association de réparation collective, afin d'assurer une plus grande efficacité à vos hommages ; et je vous présentais cette pratique comme une bonne affaire pour vous et une bonne œuvre à l'égard de Dieu.

Pour stimuler en vous l'esprit et le zèle réparateurs que nous savons être si agréables au Cœur de notre divin Maître, nous prêterons l'oreille à ses plaintes. S'il en a fait entendre, ce n'est point de sa part manque de courage, ni exagération, ni simple besoin d'épanchement ; c'est pour nous, pour notre instruction qu'il a exhalé sa douleur. Même malgré ces douloureuses ouvertures, la plus grande partie de l'humanité demeure indifférente.

I. — *Dans l'Ancien Testament*

Ecoutons d'abord dans l'Ancien Testament les accents de tristesse qui sont montés du Cœur de Dieu à ses lèvres. Il serait trop long de les relever tous. Dieu a eu si souvent des reproches à faire à son peuple ! Les Juifs oubliaient vite les bienfaits dont ils avaient été comblés et le Seigneur a dû les rappeler fréquemmentû à l'ordre. Les écrits des prophètes, ceux d'Isaïe et de Jérémie en particulier, sont remplis de ces remontrances, tantôt paternelles, tantôt sévères. Recueillons-en quelques-unes.

« Ils m'ont abandonné, dit le Seigneur, pour servir des dieux étrangers. » (I Reg., VIII, 8). — « Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, et ils ont creusé des citernes qui ne sont pas étanches. » (Jér., II, 13). — « J'ai nourri des fils, je les ai exaltés et ils m'ont méprisé. » (Is., I, 2). — « J'avais une vigne en un lieu élevé, gras et fertile ; je l'ai pourvue d'un plant de choix, j'y ai bâti une tour au milieu. Je m'attendais à ce qu'elle produisît de bons fruits, mais elle n'a porté que des fruits sauvages. Maintenant soyez juges entre moi et ma vigne : qu'ai-je dû faire de plus que je n'aie pas fait ? » (Is., V, 1 et 49).

Relisons surtout dans l'office du Vendredi Saint la déchirante opposition des bontés de Dieu envers son peuple à l'ingratitude de ce même peuple, opposition que l'Eglise met sur les lèvres du divin Sauveur : « O mon peuple, que t'ai-je fait ou en quoi t'ai-je contristé ? Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte que tu as dressé une croix pour ton Sauveur ? Est-ce parce que durant quarante ans j'ai été ton conducteur dans le désert, que je t'y ai nourri de la manne, que je t'ai introduit ensuite dans une terre excellente, que tu as préparé une croix à ton Sauveur ? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as eu pour moi que de l'amertume ; car, dans ma soif, tu m'as donné à boire du vinaigre, et tu as percé de la lance le côté de ton Sauveur. Par amour pour toi, j'ai frappé l'Egypte avec ses premiers-nés ; toi, tu m'as livré à la mort après m'avoir flagellé. Je t'ai tiré de l'Egypte, j'ai submergé Pharaon dans la mer Rouge, et toi tu m'as livré aux Princes des prêtres. Je t'ai ouvert un passage dans la mer, et toi tu m'as ouvert le côté avec une lance. J'ai marché devant toi dans une colonne de nuée, et toi tu m'as mené au prétoire de Pilate. Je t'ai nourri de la manne dans le désert, et toi tu m'as meurtri de soufflets et de coups de fouets. Je t'ai abreuvé de l'eau salutaire du rocher, et toi tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre. A cause de toi j'ai frappé les rois de Chanaan, et toi tu m'as frappé la tête avec un roseau. Je t'ai donné le sceptre de la royauté, et toi tu as mis sur ma tête une couronne d'épines. Je t'ai élevé en déployant une grande force, et toi, tu m'as attaché au gibet de la croix. »

Ne sont-elles pas émouvantes ces plaintes d'un

Dieu ? Elles exhalent une tristesse profonde, une cruelle amertume. On sent le Cœur du divin Maître oppressé de douleur et ne pouvant plus en contenir l'explosion.

N'allez pas croire, m. f., que ces accents ne regardent que le peuple choisi. Si le peuple chrétien lui a succédé dans son alliance avec Dieu, il lui a succédé aussi dans ses révoltes, dans ses outrages, dans son ingratitude. Durant des siècles, Dieu et son Christ ont été honorés, glorifiés par la chrétienté ; mais depuis le XVIe siècle, les nations ont secoué l'une après l'autre le joug de l'Eglise et vivent même dans un certain état d'hostilité contre elle. Notre France officielle, hélas ! s'est affranchie de toute religion et a méconnu Celui qui l'avait faite si grande et si glorieuse. Et en son sein, combien de chrétiens qui affligent le Cœur de Dieu par leur mondanité, par leur indifférence, par leur sensualisme !

Mais n'anticipons pas sur les plaintes du divin Maître en personne concernant l'ère nouvelle.

II. — *Dans l'Evangile et à Paray*

1. Disons tout de suite qu'en les formulant aux jours de sa vie évangélique, Jésus avait en vue la suite des âges aussi bien que son auditoire d'alors. Entendons-le dire aux envoyés de Jean-Baptiste : « Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet. » (Luc, VII, 23). Entendons-le demander à ses Apôtres, après la désertion d'un certain nombre de ses disciples : « Et vous aussi, voulez-vous m'abandonner ? » (Jo., VI, 8). Entendez-le dans ses fréquentes protestations contre les procédés des Pharisiens. Voyez-le pleurer sur Jérusalem et entendez-le s'écrier : « Tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc, XIX, 44). Entendez-le reprocher à ses Apôtres de « n'avoir pu veiller une heure avec lui. » (Mt., XXVI, 40). Entendez-le à la Cène dénoncer à mots couverts le crime de Judas (Mt., XXVI, 23). Entendez-le enfin au perfide baiser du traître opposer le : « Mon ami, qu'es-tu venu faire ici ? Quoi ! c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme ! » (Luc, XXII, 44).

2. Toutes ces paroles ont traversé les âges en s'appliquant aux âmes qui sous une forme ou sous une autre ont imité ceux de qui Jésus les a prononcées. Durant les seize premiers siècles de notre ère, Notre-Seigneur a laissé aux Souverains Pontifes, aux Conciles, aux Docteurs de l'Eglise, aux évêques, aux prédicateurs, le soin de rappeler au devoir ceux qui s'écartaient du dogme ou de la morale. A la fin du XVIIe, il rompt pour ainsi dire le silence pour convier lui-même les âmes à une nouvelle forme de culte sous laquelle il veut être honoré. Manifestant son Cœur à la Vierge de Paray, il lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, » et il ajoute aussitôt la plainte qui l'opprime depuis longtemps : « Et pour reconnaissance, je ne reçois pour la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Cela m'est plus sensible que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion ; d'autant plus que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour eux et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage. »

Il faut s'arrêter un peu à cette plainte, d'ailleurs renouvelée plusieurs fois à la sainte messagère du Sacré-Cœur ; car, en l'étudiant, en l'analysant, on y trouve le résumé de la foi catholique, le résumé de l'impiété contemporaine et le résumé de la piété actuelle.

a) Toute la foi catholique est là. Est-ce que toute la religion n'est pas dans l'amour que Dieu nous porte ? Or Dieu nous a aimés jusqu'à l'Incarnation, jusqu'à la Rédemption, jusqu'à l'Eucharistie, ces trois grands mystères d'amour auxquels on peut ramener tous les autres.

b) Toute l'impiété contemporaine est là. Jésus se plaint de ne rencontrer que l'ingratitude. Parce qu'on ne sait plus l'aimer, on ne croit plus à son amour, on n'a plus assez confiance en l'amour qu'il nous porte, et on ne veut plus agir par amour, comme il le voudrait et comme on le devrait.

c) Toute la piété actuelle est là aussi. En disant à sa pieuse confidente : « Toi du moins aime-moi, fais-moi un plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable, » il demandait que tous les chrétiens du monde eussent plus de confiance dans son Cœur sacré, qu'ils s'unissent plus souvent à lui dans son Sacrement, et qu'ils l'aiment davantage en lui consacrant leur vie.

* *

Ce ne sera pas en vain, m. f., que vous aurez entendu les plaintes du divin Maître. Ce n'est pas tant des jours de sa vie évangélique et du XVIIe siècle qu'il voulait parler que de l'époque actuelle, où l'impiété, l'athéisme, la haine de Dieu, sous des airs de liberté, de paix, de conciliation, se donnent libre cours ; où l'on peut organiser le parti des « Sans-Dieu ». Même si des sphères intellectuelles le retour s'effectue dans les classes populaires vers la religion, l'opposition qui lui est faite continue plus sourde, plus habile et non moins acharnée. Et vous aurez compris que votre devoir est tout tracé : le devoir de répondre à la haine par l'amour, aux attaques par un dévouement sans bornes, aux insultes par la louange, à la révolte par une parfaite fidélité, à l'hostilité par un redoublement de zèle, à la négation des droits de Dieu par la profession publique de sa royauté universelle. Puissent les chrétiens reconnaître que la réparation est un des plus puissants moyens de salut ! Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LX

LES ÉPÎTRES AUX PHILIPPIENS ET AUX COLOSSIENS

Quatre chapitres seulement, suivant la division généralement adoptée, composent toute l'Epître que S. Paul adressa aux habitants de Philippes. Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que cette division a été faite, pour la plus grande commodité des lecteurs, bien longtemps après la composition de la lettre. Mais, de ce que ce document est très bref, gardons-nous de conclure qu'il soit négligeable. Pour se convaincre de son importance, il suffit de le lire avec attention. On constatera ainsi que, si le dogme ne s'y présente que d'une façon très réduite, les enseignements pratiques et moraux y abondent et sont encore utilisables pour nous, ainsi que pour nos descendants.

I

Comme s'il s'agissait d'une correspondance tout à fait intime et privée, l'Apôtre commence par s'entretenir de ses relations personnelles avec les Philippiens. Aussitôt après les avoir salués, en son pro-

pre nom et de la part de son fidèle disciple Timothée, il leur déclare avec effusion combien il les aime. Cet attachement spécial a une cause, qui n'est pas indiquée dans la lettre, mais que nous connaissons par d'autres sources historiques. La cité de Philippes, en Macédoine, avait été évangélisée par S. Paul lui-même, et elle lui avait gardé une reconnaissance plus vive que certaines autres villes qui avaient reçu le même bienfait sans en apprécier toute la valeur. Tandis qu'ailleurs, à Corinthe par exemple, des cabales se formaient pour diminuer l'autorité de S. Paul et lui opposer celle de divers autres personnages, les Philippiens étaient restés des fils aussi aimants que dociles. Non contents de suivre la ligne de conduite qui leur avait été tracée, ils s'ingéniaient à procurer à leur maître des consolations qui devaient lui être bien précieuses au milieu de ses multiples épreuves ; ils allaient même jusqu'à lui envoyer des dons en argent pour l'aider à subvenir soit à ses besoins, soit aux dépenses que nécessitait la propagation de l'Evangile. On comprend donc que l'Apôtre les traitât en privilégiés. Aussi, avec une simplicité toute cordiale, il leur répète combien profonde est son affection à leur égard ; puis il leur donne de ses nouvelles.

Il leur raconte comment sa captivité à Rome sert elle-même à la diffusion de la vérité. Ses fers « sont connus de tout le prétoire » ; ses interrogatoires, ses entretiens avec les magistrats et les divers auxiliaires qui forment le monde judiciaire, ont démontré qu'il n'est pas un vulgaire accusé de droit commun. Ses souffrances ont stimulé le zèle d'autres âmes qui, à leur tour, se sont mises à prêcher le Christ. Certes, il y a bien quelques ombres au tableau : parmi les nouveaux prédicateurs de la religion, tous ne sont pas animés d'intentions absolument surnaturelles. Il en est quelques-uns qui se livrent à cette œuvre avec des pensées partisanes, avec des vues de jalousie et de dispute. Mais combien d'autres, en revanche, agissent pour le seul amour de Dieu ! Et ceux-là même qui ne sont pas parfaits, contribuent malgré tout à la divulgation essentielle de la vérité.

Revenant à sa propre personne, S. Paul avoue en toute simplicité que sa vie est entièrement dans le Christ, et qu'il désirerait mourir pour être uni plus intimement à son Sauveur. Mais il sait que sa vie est encore utile au salut des âmes et il accepte volontiers de rester dans les liens de la chair pour accomplir plus de bien.

Ses enfants lui causeront d'ailleurs de grandes joies s'ils persévèrent dans la charité et dans l'union, loin des querelles stériles. Il leur demande de garder les sentiments qui étaient ceux de Jésus-Christ lui-même, lorsque ce Dieu d'infinie majesté a daigné prendre la forme des esclaves, s'est humilié jusqu'à la mort de la croix dans le but de racheter l'humanité. Le Messie a d'ailleurs été glorifié d'autant plus qu'il avait voulu s'abaisser davantage, et de ce fait nous pouvons conclure, sans que le texte l'affirme explicitement, que, nous aussi, nous pouvons compter sur les suprêmes revanches de l'au-delà.

Mais si nous voulons être récompensés, il nous faut observer la sainte obéissance et travailler à notre salut avec crainte et tremblement. Dieu qui est le véritable et unique auteur de tout le bien qui se fait en nous, aime à voir briller ses fidèles comme des astres dans le monde : il faut donc s'appliquer à le servir dans la sainte joie.

L'auteur, après ce rappel de la doctrine chrétienne, revient à des questions moins générales. Il dit à ses chers Philippiens qu'il espère leur envoyer Timothée, l'ami de son cœur, et qu'en attendant il dirige vers eux les pas d'un de ses autres compagnons de lutte, Epaphrodite, qui, à peine remis d'une maladie grave, sera heureux d'aller les encourager.

Si fervents que soient les gens de Philippes, leur père spirituel éprouve cependant le besoin de les mettre en garde contre les tentations qui pourraient les surprendre. Dans leur région, comme dans les contrées circonvoisines, rôdent de faux docteurs, comparables à des chiens, et dont on doit se méfier. Ces faux prophètes, nous les connaissons déjà : ce sont, d'une part, les judaïsants, et d'autre part les hérétiques. Les uns et les autres ne songent qu'à détruire l'œuvre de Dieu en falsifiant la doctrine. Les sectateurs du judaïsme sont particulièrement redoutables : S. Paul s'applique à persuader ses enfants que la circoncision de Moïse n'est plus bonne pour les enfants du Christ et qu'il faut se sanctifier, non plus par des rites charnels, mais par le sacrifice de tout ce qui est terrestre en nous. La vraie justice, au regard de Dieu, est celle qui s'appuie sur la foi.

Dans une simplicité confiante, Paul cite son propre exemple afin de mieux étayer sa thèse : sans penser qu'il a déjà atteint la perfection du Christ, il persévère énergiquement dans les efforts qui l'amèneront jusqu'à ce but. Que ses enfants l'imitent donc, et s'éloignent des ennemis de la croix qui courent à leur perdition.

Cette nouvelle et toujours opportune leçon est suivie d'affectueux compliments pour deux chrétiennes éminentes de Philippes : Evodie et Syntiche, puis pour la communauté tout entière. S. Paul s'élève jusqu'au lyrisme en souhaitant à ses fils la joie et la glorification saintes ; il demande à Dieu de garder dans sa paix leurs cœurs et leurs esprits ; il les exhorte à la pratique de toutes les vertus.

Et, dans les termes les plus délicats, il adresse ses remerciements aux chrétiens généreux qui, à plusieurs reprises, lui ont fait passer les sommes nécessaires à sa subsistance et à ses travaux. Avec ses actions de grâces, il leur envoie le salut de leurs frères de Rome, « surtout ceux de la maison de César », et son dernier mot est pour appeler en leurs âmes la grâce de N.-S. Jésus-Christ.

II

De cette épître aux Philippiens nous pouvons rapprocher celle aux habitants de la ville de Colosses.

Brève également, elle fut sans doute composée à la même époque que celle dont nous venons de parler, et celle aux Ephésiens, c'est-à-dire dans la 63e année de notre ère, tandis que Paul était prisonnier à Rome. Le motif qui en détermina la composition est analogue. De la capitale où il était contraint de résider, l'Apôtre avait appris que la communauté de Colosses, quoique toujours pieuse, était menacée par la propagande des fausses doctrines. C'est vraisemblablement son ami Epaphras qui lui avait apporté cette grave nouvelle.

La foi des Colossiens risquait d'être ébranlée de deux façons. D'abord, il y avait parmi eux un certain nombre de juifs convertis qui cherchaient à maintenir, en dépit de tout, les rites de l'ancienne Loi. Mais ceux-là n'étaient pas les plus redoutables, car ils ne constituaient qu'une minorité par rapport à la masse des païens convertis à la vraie religion. Ces derniers surtout se trouvaient exposés aux insi-